

ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,

MONTAGNE DE SION, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Toute la Belgique . . . fr. 12  
France . . . . . 16

S'adresser pour tout ce qui concerne  
l'administration et la rédaction  
à M. ERNEST PARENT.

UYLENSPIEGEL

PARAIT TOUS LES DIMANCHES.

Les auteurs sont personnellement  
responsables de leurs articles.

Affranchir.



ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,

MONTAGNE DE SION, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Allemagne, Russie . . . fr. 15  
Hollande . . . . . 14

S'adresser pour tout ce qui concerne  
l'administration et la rédaction  
à M. ERNEST PARENT.

S'adresser pour la France

A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ANGLAISE  
DE LOUIS NICOU-D-BELLINGER,  
Rue de Rivoli, 212, à Paris.

ANNONCES — TRAITÉ A FORFAIT.

# UYLENSPIEGEL

## JOURNAL DES ÉBATS

ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

Toute leur vie estoit employée, non par loix, statutz, mais selon leur  
vouloir et franc arbitre... En leur reigle n'estoit que cette clause:

FAY CE QUE VOELDRAS

parce que gens libères, bien nays, bien instruits, conversant en compai-  
gnies honnestes, ont par nature ung instinct et aguillon qui tousiours les  
pousse a faicts vertueux et éloigne de vice, lequel ils nommoient honneur.

RABELAIS, Gargantua, livre I, chap. LVII.

Sire, répondit Uylenspiegel au roi de Bohême, Namand je suis, du  
beau pays de Flandre, gai compagnon, bon cœur d'aventures, rimeur,  
peintre, sculpteur, manant et noble homme, le tout ensemble. Et par  
le monde ainsi je me promène, louant choses belles et bonnes, et me  
gausant de sottise à pleine gueule.

Légende d'Uylenspiegel.

SOMMAIRE. — Le Salon (9<sup>e</sup> article). — M. Faure, M. Guizot et  
l'ouverture des Chambres. — Uylenspiegel au palais. — Chroni-  
que parisienne. — Bêtisier d'Uylenspiegel. — Zigzags.

### LE SALON.

DEUXIÈME ARTICLE.

Je n'ai pas encore parlé des portraits, mais ce n'est pas oublié de ma part; je les ai réservés seulement pour rompre la monotonie du compte rendu, pour ne pas consacrer un article entier à l'examen du paysage. L'exposition n'est pas riche en portraits; je constate un fait, mais je n'entends pas dire par là que quelques-uns d'entre eux ne renferment de sérieuses qualités.

M. Richter, de Berlin, nous a envoyé le portrait de sa sœur. C'est une œuvre sage, remplie de sentiment; la tête de la jeune femme est finement modelée, très-vivace, et comme enveloppée d'une lumière sereine. Les draperies et les mains sont plus lourdement peintes. Les épaules m'ont paru trop larges. L'ensemble du portrait, très-calme, est peu fait pour enthousiasmer la foule, mais il excite l'admiration des artistes.

M<sup>me</sup> O'Connell a exposé le portrait de son mari. C'est toujours la même préoccupation des anciens. Je ne serais pas surpris que M<sup>me</sup> O'Connell eût à côté d'elle, en peignant, un de ces vieux tableaux, éclatants sous le vernis, comme en faisaient les Italiens de l'école Claire et

Van Dyck. Cependant, ce portrait est plus vrai que les autres toiles de cette artiste. Pourquoi poser une main aussi prétentieusement? C'est de l'extravagance, la charge de Van Dyck.

M. A. Robert possède un talent fin, élégant, aristocratique. Ses portraits de femmes sont souvent les meilleurs de nos expositions. Il comprend bien ce qu'il y a de distinction dans les physionomies féminines. Ses portraits d'hommes se ressentent parfois de cette propension à voir tout du côté gracieux. Cette année il a envoyé deux portraits de femmes et un buste d'homme. Les deux portraits de femmes sont bien posés, comme toujours; les physionomies bien étudiées reflètent la vie. On remarque en eux ce quelque chose qui est la réverbération de l'âme, et qui ôte à la peinture son côté matériel. Pourquoi dans celui de M<sup>me</sup> la comtesse d'Il.... les demi-teintes sont-elles si noires? Pourquoi celui de M<sup>me</sup> H.... renferme-t-il un ensemble de tons rouges désagréables à l'œil? Nous sommes habitués à voir M. Robert plus harmonieux et plus pur que cela. Le portrait d'homme est bien, mais je puis affirmer que la tête est beaucoup trop longue; je connais l'original.

M. Lies a fait de M<sup>me</sup> Leys un portrait très-remarquable. Cela est riche de tons, d'une grande distinction, et peint avec une rare conscience; mais il y a toujours préoccupation des gothiques. La tête de M<sup>me</sup> Leys se détache à peine du fond; elle est plate; les mains sont mortes, quoique très-bien modelées et d'une grande élégance de dessin. M<sup>me</sup> Leys est plus vivante que cela; M. Lies lui fait tort; c'est surtout quand on peint un vivant qu'il ne faut pas songer aux trépassés.

Un nouveau peintre de portraits a fait son apparition cette année; je veux parler de M. Dewinne. Il est coloriste, quoiqu'il affectionne un peu trop les tons jaunes. Ses œuvres sont d'une facture large; il y a de la lumière dans ses toiles; il modèle bien et sans mesquinerie. Il y a un portrait d'homme surtout qui est déjà une œuvre à noter. C'est là un bien beau début. M. Dewinne ne cherche à imiter personne; mais il craint, en faisant juste ce qu'il voit, d'être maigre et vulgaire; eh bien, il aurait probablement tout à gagner d'être un peu plus naïf. Ses mains ne sont pas aussi bien que ses têtes; ce n'est pas impuissance, croyons-nous, mais bien plutôt recherche de l'effet.

Un autre jeune peintre débute bien aussi, c'est M. Van Camp. Son portrait d'homme renferme des qualités sérieuses de style et de couleur. La tête est d'un très-bon caractère. Les mains, quoique posées un peu prétentieusement, sont très-remarquables. Il y a là de l'avenir. Il y en a également chez M. Bourson, qui a exposé, entre autres têtes, un portrait d'enfant plein de promesses.

Le portrait d'homme de M. Stallaert a le tort de n'être pas assez naïvement fait. Il pose trop, et l'habit est d'une étoffe raide qui donne un aspect dur au tableau. La tête est largement modelée.

M. Nisen n'est pas en progrès. Le portrait de M. D.... et de son enfant n'est pas cependant sans mérite. Cela est simple, bien posé, assez grandement compris; mais la couleur de l'ensemble est trop juteuse; les ombres sont creuses, trop transparentes et sans solidité. M. Nisen est un homme de talent que la province engourdit.

Il faut aux artistes un centre de discussions, où un contact presque journalier les tienne en haleine.

Un portrait d'homme de M. Billoin nous montre cet artiste sous son jour le plus favorable. Il y a dans cette toile de la vérité, et même du caractère, mais il est regrettable que la facture soit un peu lourde et un peu dure.

Voilà pour le portrait. J'en passe et des plus mauvais, mais je ne veux pas faire de la peine à un tas de bons bourgeois en leur disant qu'ils ont une vilaine tête; je préfère aller promener dans le paysage, bien sûr que s'il m'arrive de ne pas admirer certains sites ou de critiquer des fabriques, leur amour-propre n'en souffrira pas.

On sait déjà ce qu'*Uylenspiegel* pense du talent de M. Lamorinière. A propos de médaille à décerner, nous n'avons pas caché le peu de sympathie que nous éprouvions pour les paysages vus à travers un verre noir ou dans la lentille d'un instrument à photographier. Nous ne pouvons que conseiller à M. Lamorinière d'étudier la nature sans lunettes; il a du talent, il peut s'il le veut, arriver au premier rang de nos paysagistes; mais il faut pour cela qu'il abandonne le pastiche et le parti pris.

J'en dirai autant à M. Piéron; cependant il y a encore chez celui-ci une certaine préoccupation de la vérité. Ces tableaux sont aussi noirs que ceux de M. Lamorinière, mais ils n'ont pas l'aspect de la photographie. M. Piéron n'a pas la touche ferme de son émule, ses tableaux sont péniblement travaillés, mais ils renferment cependant des qualités sérieuses. L'artiste doit sortir au plus tôt de la voie fautive où il s'est engagé à la suite de M. Lamorinière; il faut traduire la nature, l'interpréter, mais non pas la transformer.

M. de Schampheleer y met plus de sincérité. Il y a chez lui une simplicité de facture, une naïveté d'interprétation qui me charment. Ses *blés* sont deux tableaux ravissants, pleins de lumière et de profondeur. On y respire, on s'y promène avec joie, aspirant à pleins poumons l'atmosphère vivifiante des campagnes. Peut-être par-ci par-là peut-on trouver encore des tons un peu trop couleur, mais ils deviennent rares. *Le Matin*, souvenir de la Campine, est une jolie chose, fraîche, lumineuse, poétique. J'aime moins la *Vue du Dauphiné*, qui est d'une facture un peu lourde, et rentre encore dans l'ancienne manière de l'artiste.

Je ne crois pas que l'on remarque beaucoup les paysages de M. Hanedoes. Ils sont très-simples, d'une couleur sobre et douce, modestes comme une belle fille qui s'ignore. Sa *Carrière abandonnée* est un des beaux paysages du Salon. *Solitude* et *le Soir* sont deux petites toiles pleines de pensée et qui font rêver. M. Hanedoes est poète; il aime la nature et la rend avec âme. Il n'y a chez lui ni charlatanisme ni réminiscences. Sans doute il aura de la peine à prendre rang parmi les célébrités comme il le mérite; mais, une fois apprécié, il gardera son rang; c'est un de ces esprits élevés qui mettent tout leur cœur au service de l'art, et qui s'éloignent ainsi tous les jours un peu plus de la spéculation, du commerce artistique.

M. Hildebrandt voit la nature d'une façon étrange, mais il la voit en poète lui aussi; il n'est ni vulgaire ni fantasque, mais bien plutôt un peu exalté comme le sont tous les grands artistes. *Le Paysage allemand* est une page enthousiaste et calme tout à la fois. Enthousiaste par la grandeur que l'artiste y a imprimée, calme par le sujet; rien n'est plus simple: un peu de terre, un grand ciel. C'est le ciel qui donne toute son importance au tableau; il est lumineux à travers la brume dorée dont toute la scène est enveloppée; ses vagues, — bien plutôt que ses nuages, — se roulent tranquillement l'une sur l'autre comme les petits flots d'un étang ridé par la brise. L'eau est profonde et attractive comme celle du lac Pavin, en Auvergne, qui ne rend jamais les baigneurs imprudents qui vont s'y jeter. Un ou deux saules mélancoliques coupent les lignes rares

et simples de ce tableau. Est-ce vrai? Je ne le crois pas; mais c'est bien beau pourtant. Ce n'est pas faux de parti pris comme s tableaux de M. Lamorinière; on sent que l'artiste a aimé. Les terrains de ce tableau, comme ceux du *Posage hollandais*, sont trop mous; ils ont l'air d'avoir été détremés par les pluies; c'est possible, mais en tous cas ils manquent absolument de solidité; on y enfonce comme dans la vase. *Le Cap du Nord* est une marine imposante qui impressionne vivement et qui prouve que M. Hildebrandt n'a pas qu'une seule manière de voir. Décidément, les Allemands sont de vrais artistes dot l'âme élevée n'a pas autant d'affinité avec la matière que celle des Français et des Flamands.

LOUIS PÉLERIN.

### LE PÈRE FAURE, M. GUIZOT

ET L'OUVERTURE DES CHAMBRES.

Je constatai dimanche que depuis longtemps je n'avais plus eu l'occasion de citer *l'Étoile belge*; je ne savais à quoi attribuer cette pauvreté de drôleries dans le journal du père Faure; heureusement le mystère se trouve expliqué aujourd'hui; le digne homme s'est chargé de ce soin, dans une note publiée mercredi passé. Si *l'Étoile belge* ne cécane plus *l'Indépendance* sur l'orthographe des noms propres et sur la rédaction de ses faits divers; si elle a abandonné ses airs de protection vis-à-vis de la reine d'Espagne, c'est que papa la Férule se trouve éloigné du théâtre de ses exploits par une maladie opiniâtre; il l'annonce lui-même dans des termes dignes de passer à la postérité; chacun reconnaîtra son style dans les lignes suivantes :

« A l'approche de la réunion des chambres, il pourra venir à l'esprit de quelques personnes, que le moment serait opportun pour *l'Étoile belge*, de publier le travail qu'elle a promis en réponse à l'article de M. Guizot sur la loi de la bienfaisance.

» Le moment serait opportun, en effet, mais un malheureux cas de force majeure nous enlève aujourd'hui l'espoir de voir paraître le travail. Au moment où notre rédacteur en chef le promettait il était déjà atteint d'une indisposition dont il faisait peu de cas, mais avec laquelle il eut bientôt à compter sérieusement.

» Après plusieurs semaines de souffrances, un voyage à l'étranger lui fut ordonné dans l'espoir que le changement d'air et de lieux, l'éloignement des affaires et la distraction pourraient avancer sa guérison. Cette prévision parut bientôt devoir se réaliser et un mieux sensible se manifesta PENDANT L'ENTREVUE DE STUTTGART. Mais ce mieux fut très-éphémère. Au bout de peu de jours et à son retour à Bruxelles, notre rédacteur en chef éprouva une rechute et les choses empirant de jour en jour, il lui a été interdit de s'occuper d'aucune esjèce de travail.

» Son article est donc ajourné indéfiniment, **per-sonne ne le regrette plus que lui.** »

Cette dernière affirmation me parait hasardée; le père Faure ignore donc, que depuis la promesse de l'article en réponse à M. Guizot, les Belges n'avaient d'autre préoccupation que le malheureux retard qu'ils ne pouvaient pas s'expliquer; ils attendaient la tartine du père Faure comme le Messie; ils s'abordaient chaque matin en s'interrogeant sur le contenu de *l'Étoile*, et toujours néant!! Le parti catholique avait une telle frayeur de l'épée de Damoclès que papa la Férule tenait suspendue sur sa tête, qu'il a oublié ces jours-ci d'aller aux élections; c'est la seule cause du triomphe de ses adversaires.

Une correspondance particulière de Paris (système Faure breveté S. G. D. G.) nous apprend que depuis quatre mois qu'il attend le redoutable article, M. Guizot a maigri de moitié, il est diaphane. Chaque matin il se rend à la *Revue des Deux Mondes* où il engage le colloque suivant :

« Buloz, mon cher Buloz, ne vois-tu rien venir? »

« Je ne vois que le père Faure qui se promenoie, et les lettres de Stuttgart qui m'embêtoient. — Je néglige les variantes, on les devine.

L'incertitude est le pire des états, aussi devons-nous

considérer la note de *l'Étoile* comme un heureux événement; les Belges en masse vont s'occuper de leurs affaires avec plus de calme; le parti catholique va prendre un repos dont le besoin se fait sentir depuis longtemps; enfin M. Guizot va retrouver un peu d'embonpoint, et il laissera M. Buloz tranquille. Que de choses dans quelques lignes de *l'Étoile*!! Malheureusement les chambres qui espéraient opérer leur rentrée sur un article à grand orchestre du père Faure devront se contenter d'un vulgaire pont-neuf, comme par exemple :

Allez-vous-en gens de la noce.  
Allez-vous-en chacun chez vous.

On aurait tort de croire que je suis insensible aux douleurs du père Faure, loin de là; je suis allé aux informations dans la rue de Schaerbeck, et j'ai appris là que le digne homme souffre d'un rhume de cerveau invétéré. Désormais quand on voudra désigner un mortel bien enrhumé, on citera le père Faure comme on cite déjà le père Ducantal. Quels superbes pendants de cheminée!

La preuve que le père Faure est aimé dans son voisinage, c'est qu'on publie journellement des bulletins de sa santé et qu'ils sont avidement consultés; voici les trois derniers :

Jeudi matin.

Le malade a passé une nuit très-agitée; il s'est mouché soixante-trois fois; cependant on espère conserver son appareil sternutatoire, grâce à une application de mouchoirs à carreaux rouges.

COOREMANS. VANDERZYPEN. VLIEGSNUIT.

Vendredi.

La nuit a été moins agitée que la précédente, mais vers le matin le malade a eu un accès d'éternuement qui a duré pendant deux heures. Les organes sont très-fatigués; cependant, comme le sujet doit être fortifié, il a aspiré une prise, et s'est ingurgité quelques cuillerées de bouillon de canard.

VANDERZYPEN. VLIEGSNUIT. COOREMANS.

Samedi.

Le mieux ne s'est pas soutenu, l'agitation est extrême; le malade a eu un accès de délire pendant lequel il n'a cessé de s'adresser des correspondances particulières. Les éternuements ont repris vers le matin et n'ont pu être arrêtés depuis.

VLIEGSNUIT. COOREMANS. VANDERZYPEN.

On le voit, les dernières nouvelles ne sont pas rassurantes; c'est que la science ne peut rien pour le cas qui nous occupe; il n'y a qu'une entrevue d'empereurs ou tout au moins de têtes couronnées qui puisse modifier l'état du père Faure. Déjà une première fois l'entrevue de Stuttgart a eu sur sa santé une heureuse influence, il se plait à le constater; pourquoi le même effet ne se reproduirait-il pas? — Formons donc des vœux, nous tous qui aimons papa la Férule, pour que la conjonction de deux souverains ait lieu au plus tôt. Quel beau jour serait celui où on nous annoncerait que l'empereur Soulouque et la reine Pomaré ont décidé de se rencontrer à Saint-Josse-ten-Noode! Le père Faure prendrait une vigilante de première classe pour se rendre dans cette commune populeuse, et il nous décrirait les environs, ferait ressortir les beautés du Jardin Botanique; avec la réserve qui le distingue, il ne dirait pas un mot des conférences, mais il reviendrait guéri, et guéri à tout jamais; car les conférences nègres ont, à ce qu'il parait, beaucoup plus de vertu que les autres; seulement, il est à craindre que par reconnaissance le père Faure ne se mette à parler nègre dans ses correspondances particulières, et dans les notes qu'il ne manquerait pas de publier sur l'état de sa santé, il dirait par exemple :

Petit père Faure porté très-bien li, li pas répondre à M. Guizot parce qu'il fait trop chaud; ou bien li pas répondu à M. Guizot parce qu'il fait trop froid. Conférences nègres avoir guéri petit blanc papa Faure, li, pli enrhumé, pli mouché, pli éternué, li bien portant; merci, mamzelle.

J'attends de tous mes vœux le jour où *l'Étoile* nous annoncera cette bonne nouvelle.

NOEL TISSERAND.

## UYLENSPIEGEL AU PALAIS.

La scène se passe devant le juge de paix.  
Un monsieur bien vêtu, orné de chaînes d'or, de breloques, de bagues et d'épingles en brillants, se présente avec un sourire sur les lèvres et s'exprime ainsi :

Monsieur le juge de paix, je reçus il y a quelque temps la visite de M. B., qui me commanda quatre molaires sans douleur et sans crochets, à vingt francs pièce.

*Le juge de paix.* — Qui êtes vous.  
— Je suis dentiste. Aujourd'hui qu'il s'agit de prendre livraison des ornements qui doivent compléter sa machoire, il ne veut me payer que soixante francs. Je demande qu'il soit condamné à me payer l'intégralité de mes osanores.

— M. B. — Elles ne sont pas en or, elles sont en écume de mer...

— *Maître A dents, avocat.* — Laissez parler votre avocat. — La machoire de mon client...

*Le juge de paix,* à M. B. — Avez-vous, oui ou non, fait faire des dents?

— Oui, mais cependant...

*Le juge.* — Alors son droit me semble évident.

— Je n'ai fait faire que trois dents.

*M<sup>re</sup> A dents.* — Monsieur, la machoire de mon client...

*Le juge.* — Vous ne gagnerez rien en procédant. Montrez-vous accommodants.

*Le dentiste.* — Qu'il me paye mes quatre-vingt francs.

M. B. — C'est une dent qu'il veut me tirer. Il ne me manque que trois dents; je n'ai place que pour trois dents; je ne veux pas payer l'excédant.

*M<sup>re</sup> A dents,* plaidant. — Monsieur, la machoire de mon client s'est trouvée par accident veuve de trois de ses dents. Mon client se rendit chez le dentiste que voilà et lui commanda trois nouvelles dents. Au lieu de trois, monsieur prétend nous placer quatre dents; la nature en nous accordant un maximum de trente deux dents, dont huit canines, huit incisives et seize molaires, a sagement pourvu aux besoins de la mastication. Or, le dentiste veut nous fournir un excédent surabondant. Que veut-il que nous fassions de cette trente-troisième dent?

— *Une voix dans l'auditoire.* — Gardez-là contre le dentiste.

— *Le juge de paix.* — Si vous ne voulez pas vous accorder, j'ordonnerai une enquête.

M. B. — Mais il ne me faut que trois dents.

*Le juge.* — Eh bien, prenez en trois.

*Le dentiste.* — Mais elles tiennent ensemble toutes les quatre; c'est une seule dent en quatre personnes.

*M<sup>re</sup> A dents.* — M. le juge, la machoire de mon client...

*Le juge,* impatienté. — La cause est entendue. Je vous donne huit jours pour vous entendre. Si d'ici là vous n'êtes pas d'accord, j'ordonnerai une enquête et une descente sur les lieux.

*Les deux plaideurs.* — C'est une injustice sans précédents.

*Maître A dents.* Je soulèverai un incident.

La cause est remise à huitaine.

BÉNÉDICT.

## CHRONIQUE PARISIENNE.

### Correspondance particulière.

Paris, 29 octobre.

La semaine dramatique et littéraire a été bien vide à Paris, et j'aurais grand peine à rassembler assez de faits marquants pour vous envoyer une chronique qui présente quelque intérêt. Je me contente donc de vous expédier un simple bulletin, en vous promettant un ample dédommagement pour la première semaine de novembre.

A l'Opéra, les débuts de M<sup>me</sup> Lauters, dans le rôle d'Alice, ont été retardés à la suite de la dernière répétition générale à laquelle assistait Meyerbeer. S'il faut en croire les intimes de la maison, ce retard doit être attribué moins à l'indisposition dont M<sup>me</sup> Lauters est

atteinte, dit-on, qu'aux désirs exprimés par le maestro, que M<sup>me</sup> Lauters n'aurait pas complètement satisfaits.

Immédiatement après la *Magicienne*, dont je vous ai parlé dans ma première lettre, l'Opéra reprendra les répétitions de l'*Érostrate*, de Reyr. C'est une bonne fortune pour les admirateurs du genre inauguré par Weber.

M<sup>lle</sup> Artot, dont *Uylenspiegel* a si souvent parlé avec de grands éloges, vient d'être engagée à l'Académie Impériale de musique pour un terme de trois ans, aux appointements de 85,000 francs, répartis de la manière suivante : 48,000 francs la première année, 50,000 la seconde, et 55,000 la troisième. C'est un magnifique début pour une artiste qui n'a jamais paru sur aucune scène. Les quelques privilégiés qui ont entendu M<sup>lle</sup> Artot à Paris parlent d'ailleurs avec un véritable enthousiasme de la brillante élève de M<sup>me</sup> Viardot.

Rossini va donner au petit théâtre de M. Offenbach un petit opéra bouffe en un acte, dont la partition n'a jamais été gravée, et qui n'est guère connu de quelques personnes.

Vous aurez appris sans doute que M. Perrin, qui depuis 1848 dirige avec tant d'habileté et tant de bonheur le théâtre de l'Opéra-Comique, cède son privilège à M. Nestor Roqueplan.

M. Dormeuil fils succède d'autre part à M. Dormeuil père dans la direction du Palais-Royal.

Aux Italiens on va reprendre *Ernani* et la *Traviata*, pour la continuation des débuts de M<sup>lle</sup> Saint-Urbain. On fonde de grandes espérances sur la jolie *prima donna* qui a si brillamment débüté dans *Rigoletto*, dans le rôle de la *Traviata*, où la Pocolomini avait pour ainsi dire échoué pendant la saison dernière.

On a repris aux Folies-Nouvelles : 1<sup>o</sup> les *Demoiselles de la Hoche-Tromblon*, cette charmante opérette de M. Léon de Rillé, — dont les paroles sont de M. Jules Moineaux, le spirituel auteur des *Deux Aveugles*, — et 2<sup>o</sup> les *Brigands pour rire*, où Paul Legrand est d'une si ravissante bouffonnerie.

L'Odéon a remonté avec le plus grand soin le *Tartufe*, pour les débuts de M<sup>me</sup> Thierré et de Fechter. Je vous en parlerai avec détails dans ma prochaine lettre.

MM. Barrière et Cependu ont retiré du Vaudeville leurs *Fausses bonnes femmes*, pour les porter au Gymnase. On ignore encore le motif de cette fugue précipitée. Elles seront remplacées sur l'affiche du Vaudeville par *Clairette et Clairon*, comédie-vaudeville en deux actes et trois tableaux, de M. Félix Solar, le dramaturge millionnaire. M<sup>lle</sup> Pauline Georges doit débüter dans cet ouvrage.

Une des étoiles du firmament chorégraphique, M<sup>lle</sup> Hélène Adrianoff, première danseuse du théâtre de Saint-Pétersbourg, vient de mourir à Auteuil. M<sup>lle</sup> Adrianoff était l'une des meilleures danseuses de ces temps-ci.

Et pour finir par une bonne nouvelle, dans les premiers jours de novembre l'éditeur Perrotin mettra en vente les dernières chansons de Béranger.

F. HOLY.

Incessamment doit avoir lieu au Vaudeville la première représentation de la *Petra-Camara* et de sa troupe. — Le talent de l'artiste espagnole est assez populaire pour que nous puissions nous dispenser d'en parler. — Ce sera sans doute encore pour M. Delacroix la source d'abondantes recettes.

Le Théâtre des Galeries nous promet les représentations des *Zouaves* du Théâtre d'Inkermann et la 1<sup>re</sup> de la *Belle Gabrielle*, de Maquet.

La troupe flamande de M. Kats représentera aujourd'hui dimanche, au Théâtre du Parc, les ouvrages suivants :

*André Gervard*, drame en 5 actes.

*De Weerwolf*, vaudeville en 1 acte.

La curiosité du public bruxellois est en ce moment vivement excitée par les représentations de M. Alfred de Caston. — Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit à ce sujet dans notre dernier numéro, sinon que les exercices de M. de Caston sont ce qu'on peut rêver de plus inouï, de plus confondant en ce genre; — on perdrait son temps à chercher une explication possible de ces merveilleuses excursions dans le champ de l'inconnu; et il semble que ceux qui ont suivi avec attention ces expériences doivent en être arrivés à ne plus s'étonner de rien

## SONNET.

Naguères j'avais soif d'ardente poésie;  
La muse nuit et jour me mettait aux abois;  
Mais à présent, bercé d'une ivresse choisie,  
Je respire des fleurs, et la coupe, où je bois,

Amie, est tout à fait de miel et d'ambrosie.  
Je me lève avant l'aube et je vais dans les bois,  
De chants et de parfums teignant ma fantaisie,  
Épier les soupirs du champêtre hautbois.

La nature m'apprend de chastes métaphores,  
Et quand le soir pour toi ma main sculpte en amphores  
Les strophes que je vais aux strophes mariant,

La rime, à ton beau nom, pliant son cou rebelle,  
Accourt au joug des vers si facile et si belle,  
Que, mon sonnet fini, je m'endors souriant.

CHARLES NED.

## BÉTISIER D'UYLENSPIEGEL.

Nous ne résistons pas au plaisir de mettre sous les yeux de nos abonnés de province la circulaire de M. Bochart. Ce cordonnier respectable a, on peut le voir, écrit son morceau tout d'une haleine, cependant il garde toujours la mesure, et ne parle pas de lui avec trop d'emphase. Nous lui reprocherons seulement d'entrer dans des détails de toilette en nous apprenant qu'il est un *petit maître*. Cela était inutile et même nuisible, car tous les gens simplement vêtus se sont fait un devoir de voter en corps contre M. Bochart, ce qui était de la plus grande urgence!!

### AUX ÉLECTEURS COMMUNAUX

DE LA VILLE DE BRUXELLES.

Au moment où chaque électeur s'occupe du choix des hommes qui doivent le représenter au sein du Conseil communal; dans ce moment solennel et si difficile où toute la prudence même vient échouer devant l'embarras des suffrages à donner dans le but d'avoir bien choisi ses mandataires; nous croyons faire un acte de bon citoyen en recommandant aux électeurs de la ville de Bruxelles, un homme probe et instruit, un homme appartenant exclusivement au petit commerce qui n'a jamais été représenté dans le sein du Conseil communal; enfin c'est du sieur EUGÈNE BOCHART, maître cordonnier, rue des Éperonniers, 7, à Bruxelles, qu'il s'agit.

Il y a quelques années, M. BOCHART fut porté comme candidat à la Chambre des représentants : malheureusement la candidature fut présentée trop tard; c'est ce qui LA FIT MANQUER. M. BOCHART, par sa position indépendante d'abord, est plus à même de connaître ce qui manque aux intérêts du petit commerce, qui, comme nous l'avons dit, n'a jamais été représenté dans le Conseil communal; et cependant, c'est le premier chaînon de l'ouvrier, entre le haut commerce et le moyen, dont les PETITS MAÎTRES sont les intermédiaires directs entre toutes les branches de l'industrie et du commerce en général: c'est son arrière vitale, et personne n'a l'air d'y songer, ni de prendre en attention bien sérieuse combien cette représentation est importante par les connaissances des rapports journaliers du maître à l'ouvrier: ce qui, soit dit en passant, est ignoré des capitalistes, des grands commerçants, du barreau, etc.

Nous avons parmi les membres de la partie du Conseil communal dont le mandat expire au 31 décembre, des hommes probes et consciencieux et dont nous ne voudrions même voir éliminer personne: tous sont connus par leurs talents ou leurs spécialités personnelles, soit dans l'administration, soit dans le haut commerce, soit dans l'industrie, les finances, le barreau, etc., etc.: mais nous le répétons encore, pas un seul de ces Messieurs, ne représente ni n'est à même d'apprécier ou de comprendre cette espèce d'intérêt, dont le petit commerce est si souvent lésé faute d'être détaillé et connu, et dont il a besoin.

Donc, en recommandant M. EUGÈNE BOCHART aux suffrages de ses concitoyens, nous ne prétendons nuire à aucun de nos conseillers actuels dont nous avons reconnu du reste les capacités, le patriotisme et l'intégrité. Mais comme il s'agit de remplacer un conseiller décédé (M. Kaieman) et un second qui ne se met plus sur les rangs (M. Spaak), nous croyons de notre devoir d'insister auprès de MM. les électeurs pour porter leurs suffrages sur M. EUGÈNE BOCHART, surtout ceux de la classe, que dans leur intérêt, nous désirerions voir être représentés dans le sein du Conseil communal où ils n'ont point eu de mandataire jusqu'ici: ce qui est de la plus grande urgence. VOTONS DONC POUR M. EUGÈNE BOCHART.

Faisons suivre immédiatement ce factum de la profession de foi du major de la garde-civique de Saint-Josse-ten-Noode. De semblables morceaux n'ont pas besoins de commentaires.

**A la loyauté des Électeurs**

DE ST-JOSSE-TEN-NOODE!!!

» Avant de quitter notre commune pour me rendre auprès de ma femme malade, j'avais cru devoir accepter une candidature qui m'avait été spontanément offerte, par un grand nombre d'électeurs.

» Cette candidature ne pouvait être que libérale. Mes antécédents, mon éducation, le sang auquel j'appartiens en étaient les garanties. La profession de foi qu'on exigeait de moi fut naturellement dans ce sens. — Quel ne fut pas mon étonnement lorsqu'un exprès vint m'apprendre à Grammont que le parti clérical s'emparait de ma candidature de telles manières, qu'elle se présentait comme divisant l'opinion libérale. — J'y renonçai sans hésiter. Aujourd'hui j'apprends que non-seulement aucun des organes de l'opinion cléricale n'a soutenu ma candidature qu'ils se sont bornés à enregistrer, et qui n'est plus par conséquent qu'une déférence aux vœux de nombreux électeurs, mais encore, que l'Observateur ne tenant aucun compte de mon loyal désistement, ne craint pas d'outrager tout le corps d'officiers de la garde civique, qui m'a fait l'honneur de m'élire major à l'unanimité, en avançant que je devais mon élection à des moyens quelconques. Vis-à-vis de cette calomnie outrageante pour mon caractère et pour l'honneur du corps d'officiers, vis-à-vis de cette indignité et de ce mensonge, je fais un franc appel aux électeurs et je maintiens ma candidature.

» Lundi soir 26 octobre 1837.

» P. ....E. »

L'Étoile du Nord, représentée dimanche dernier pour la seconde fois, a été exécutée avec plus d'ensemble que la première. Mais cette exécution n'est pas encore à beaucoup près ce qu'elle devrait être. Dans l'intérêt de l'administration, et surtout dans l'intérêt de M. Filliol, à qui le rôle de Pierre finira par aliéner complètement les sympathies déjà chancelantes du public, il serait à désirer que l'Étoile du Nord fut momentanément retirée du

répertoire. Un peu d'étude peut donner à M. Filliol, bon musicien du reste, et animé de bonnes intentions, la souplesse qui manque à sa voix, et l'art d'en mesurer l'émission.

On a repris joudiles *Vêpres Siciliennes*. L'exécution, satisfaisante dans son ensemble, a laissé à désirer plus de netteté et de précision de la part des flûtes; les solos de flûte du ballet étaient beaucoup plus purs l'année dernière.

M<sup>lle</sup> Vandenhaut se rendrait à elle-même un service signalé en supprimant le trille affreux qu'elle essaie vainement dans la sicilienne du cinquième acte. Avec la meilleure volonté du monde de l'encourager, on sent mettre en fuite ces bonnes dispositions en écoutant ces déplorables vocalises. Mieux vaut encore changer le texte complètement, que le le défigurer ainsi.

M<sup>lle</sup> Feitlinger a fait un premier début très-heureux dans le rôle de M<sup>me</sup> Dikson, de la *Dame Blanche*.

BENEDICT.

**ZIGZAGS.**

Je suis trop bon citoyen pour ne pas respecter le style officiel du *Moniteur* : mais je dois bien reconnaître que sa rédaction affecte parfois des allures peu régalières pour les gens qu'elle concerne.

C'est ainsi que l'autre jour, démentant les bruits inquiétants qui couraient sur la santé du roi, le *Moniteur* disait avec ingénuité :

« Grâce au ciel, ces bruits sont encore sans fondement. »

Vous voyez, le *Moniteur* ne désespère pas : il a de la patience.

Sans puiser pour cela aux sources compromettantes du journal officiel, nous pouvons affirmer qu'il est question, et sérieusement, paraît-il, cette fois, de la grossesse de M<sup>me</sup> la duchesse de Brabant.

C'est le vrai moment pour l'Étoile belge de publier un entreillet triomphal dans ce genre-ci :

« Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié que nous leur » avons fait part de cet heureux événement, il y a déjà deux » ANS ET DEMI.

» La priorité de cette nouvelle nous est donc incontestablement acquise...

» Ce fait démontre suffisamment la rapidité et l'authenticité de nos informations. » (Note du père Faure.)

L'abbé S..., brave petit homme, sans grande prétention comme sans grande malice, fut nommé, il y a une huitaine d'années, curé de la paroisse de W....

Le jour de son installation, il crut devoir faire à ses nouveaux paroissiens un sermon convenable, et monta en chaire à cet effet.

Il n'avait pas parlé cinq minutes, que l'auditoire était passé successivement de l'étonnement à l'inquiétude et de l'inquiétude à l'indignation : des murmures finirent même par éclater, et assez haut pour déconcerter l'orateur.

Je vous laisse du reste à juger si l'assemblée était légitimement froissée : — le prédicateur, à chaque fois qu'il apostrophait ses ouailles, s'y prenait à peu près comme suit :

« Vous, qui êtes des gens séltris et méprisés... — Vous, criminels repoussés du sein de la société... Vous tous, assassins et voleurs qui m'écoutez... Vous, parricides, fratricides, infanticides, etc., etc. »

Et mille autres aménités de ce genre.

Le digne abbé S..., n'ayant aucune confiance en son talent oratoire, s'était borné à apprendre par cœur, sans y changer un mot, — un sermon dans un cahier manuscrit que lui avait légué son oncle : — cet oncle était aumônier du bague de Brest.

Un de mes amis a reçu l'autre jour une lettre de la dame de ses pensées : j'appelle de ce nom chevaleresque une femme qu'il me paraît, en effet, avoir pris pour *dépenser*. La missive en question était d'une orthographe si rare, d'un style si étrange, que l'idée me vint de m'approprier la lettre pour la servir textuellement à mes bien-aimés lecteurs...

Il fut donc annoncé à la dame qu'elle allait avoir les honneurs de la lettre moulée, et que sa littérature allait passer à la postérité.

Elle s'y opposa énergiquement, disant qu'elle n'entendait pas que sa lettre « fût incarcérée dans un journal. »

Cette même dame, si hostile à la publicité, disait avec une ingénuité charmante :

— Je ne comprends pas, en vérité, que tant de gens se plaignent du mal de mer : je ne crois pas du tout au mal de mer, moi : — à preuve, j'ai été à Ostende cette année, j'ai pris plus de dix bains : — pas une seule fois je n'ai été incommodée ! »

VICTOR HALLAUX.

**LE TOUT VÉRITABLE  
GENIÈVRE DE SCHIEDAM**

DE LA MAISON J.-A.-J. NOLET, DISTILLATEUR.

VENTE PAR BOUTEILLES ORIGINAIRES.

**LIQUEURS FINES DE HOLLANDE,**

de la maison HULSTKAMP et Gls et MOLYN, distillateurs, A ROTTERDAM.

Curaçao, Anisette double, etc., Elixir d'amer, Rhum de la Jamaïque, Idem blanc, Arac de Batavia, Cognac vieux, 3/6 de Barcelone, Esprit fin, etc.

H. STAMS, 33, rue de la Vierge-Noire, à Bruxelles.

**CAFÉ DE FRANCE**

Tenu par LACOUR, rue des Bouchers, 19, à Bruxelles.

SALONS ET CABINETS DE SOCIÉTÉ. — DINERS A LA CARTE, DINERS A PRIX FIXE.

DINERS à 1.50 : 3 plats au choix, légumes et dessert. — DINERS à 2 fr. : 4 plats au choix et dessert. VIN DE BOURGOGNE, CHAMPAGNE, VIN DU RHIN, etc.

**DÉPOT D'HUITRES D'OSTENDE.**

Potages, » 30	Tête de veau, tortue, » 25	Liqueurs, » 25
Beefsteak aux pommes, » 85	Rognons sautés, » 75	Absinthe, » 25
— — champignons, » 25	Légumes de la saison, » 25	Boonekam, » 15
Filets, madère, » 25	Café et cognac, » 40	Amer de Hollande, » 15
— champagne, » 25	Café, » 25	Schiedam vieux, » 15
Tête de veau, vinaigrette, » 60	Cognac, » 25	Faro, 1 <sup>re</sup> qualité, » 14

Bière Anglaise, de Bavière, de Louvain, Lambic, etc.

Toutes les consommations sont garanties de premier choix.

**MATHEU SELDERSLAGH,**  
PROFESSEUR D'ESCRIME,

Rue des Fripiers, 32, à Bruxelles.  
La salle est ouverte tous les jours.

La 1<sup>re</sup> livraison de l'ALBUM DE PHOTOGRAPHIES de MM. DANDY frères, reproduction des œuvres du Salon de 1837, vient d'être mise en vente chez Vanderhok. — On peut se procurer les photographies séparées au prix de 4 fr. pièce.

HUIT PAGES  
PAR NUMÉRO.

**RABELAIS**

JOURNAL SATIRIQUE ET BIOGRAPHIQUE.

On s'abonne à Paris, rue Richelieu, 92.

ENVOYER UN MANDAT AU DIRECTEUR.

(Affranchir.)

Courrier de Paris. — Courrier de Londres. — Courrier d'Italie. — Courrier du Palais — Revue des Théâtres. — Salon de peinture. — Sport. — Musique. — Beaux-Arts. — Poésies. — Nouvelles à la main. — Échos de Paris. — Articles de genre. — Variétés. — Biographies et portraits à la plume, etc.

PARAIT DEUX FOIS  
PAR SEMAINE.

BELGIQUE :

Un an . . . fr. 33  
Six mois . . . 16  
Trois mois . . . 10

**CHEVELURES POSTICHES**

EN DENTELLE CHEVELUE, dernière perfection. Exposition Univ. de 1853. Ces ouvrages, tels que PERRUQUES, TOUPETS, TOURS, NATTES, BANDEAUX, etc., sont d'une grande légèreté; ils ont la propriété de ne pas se rétrécir et imitent la nature au plus haut degré.

Prix modérés et garantie. — Expédition Affranchir.

JULES GOBIERT, coiffeur breveté, rue des Fripiers, 13, à Bruxelles.

**PENDES, CANDELABRES, OBJETS D'ART.**

à la grande fabrique de pendules, rue des Minimes, 16, à Bruxelles,

**M. BOUVIER,**

Invite Messieurs les Étrangers à vouloir bien visiter ses vastes magasins, réputés les mieux fournis et les mieux assortis du royaume.

Tous ses articles sont garantis, et cotés à des prix qui défient toute concurrence.

Exposition permanente de 2000 pendules modernes de 20 à 2000 francs.

17, RUE DE L'ÉCUYER A BRUXELLES

**RESTAURANT**

**AUX TROIS FRÈRES PROVENÇAUX**

TENU PAR J. H. HALIN.

Cet établissement, qui vient d'être fraîchement décoré et repris par M. HALIN, se recommande par sa position au centre de tous les théâtres et près des galeries Saint-Hubert. — Dinners, déjeuners et soupers confortables; carte variée; vins de choix; prix modérés. — Salons et cabinets de société.

**IMPRIMERIE PHOTOGRAPHIQUE,**

ARTISTIQUE ET INDUSTRIELLE.

RADOUX, photographe, 73, Montagne de la Cour.

Reproduction de vues, dessins, gravures; tableaux, pendules, bronzes, objets d'art, etc., etc.

OFFICE DE PUBLICITÉ, 59 Montagne de la Cour.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

**ALBERT MAUVAIS**

ROMAN DE MŒURS

PAR ÉMILE LECLERCQ.

**LAMPES ET LUSTRES.**

Riches et ordinaires, parfaits comme goût et comme solidité, suspensions, flambeaux et appareils d'éclairage divers.

Maison FÉLIX VANDEVELDE, 32, rue de Ruysbroeck, Créé en 1828, l'établissement a depuis cette époque, joui d'une réputation toujours croissante, fondée sur la qualité et le bon marché de ses produits.

Imp. de F. PARENT, à Bruxelles